

Alain Gurly

Une étrange affaire

Suivi de

Phino s'en va

Les enquêtes de Phino le berger

2023

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)
- "Histoire de La Grand Combe" en 2016 (Réédition revue et augmentée)
- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)
- Souvenirs d'un Lycée assassiné - 2016

Romans policiers de terroir : La saga du Mas des Brusses - Les enquêtes de Phino le Berger :

- La Clède de la Jeune Morte (2009)
- L'affaire de la Fête aux Champignons (2010)
- Les trois crimes du Pont aux merles (2011)
- La malédiction du mas des Brusses (2012)
- Les derniers jours du mas des Brusses (2014)

Et hors Saga, mais avec les mêmes personnages :

- Intrigues aux Esquinades (2019)
- De père inconnu (2020)

Romans historiques :

-Les bâtisseurs de murailles deux volumes :

- 1) La quête du père – 2016
- 2) L'appel de la mine – 2017

- Le Camisard de la désespérance (2018)

Nouvelles :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2016

- La Cloche et autres nouvelles cévenoles (2011) – Réédition 2019 sous le titre : « Histoires cévenoles mystérieuses »

- Voyage avec une âme à travers la Cévenne (2013) – Réédition 2020 sous le titres « Contes et récits cévenols tirés de l'histoire des Cévennes »

- Histoires d'ici (2015)- Réédition en 2020 sous le titre « Histoires cévenoles dans les Cévennes d'autrefois »

- 21 histoires de Noël dans les Cévennes d'autrefois (2015)

Poésie : *Sociétaire de la Société des Poètes Français*

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « Les Nouvelles Fables de mon jardin » (2010)

Ouvrages en vente directe sur <http://versamoi.free.fr>

Parce qu'il y a un commencement à tout, il y a aussi une fin...

A.G

Au lecteur

Certains lecteurs se souviennent peut-être des enquêtes de Phino, dans la saga du Mas des Brusses, en cinq volumes.

Voici une nouvelle enquête de Phino le vieux berger, dans un autre épisode des « Chroniques des intrigues villageoises aux Esquinades. », ce petit Clochemerle cévenol de l'entre-deux-guerres...

PROLOGUE

(Mai 1924)

Maître Cassagnole sortit de sa calèche qu'il avait garée devant le cimetière d'Alès. Il descendit le premier.

C'était un homme barbu, et les stries blanches qui ornaient sa chevelure donnaient à comprendre qu'il n'était plus très jeune. Vêtu d'un costume noir, il portait des demi-bottes en cuir verni. Il fit le tour de la calèche pour aider sa femme, empêtrée dans une des robes longues et étroites qu'on affectionnait à cette époque, à descendre de la calèche. Elle était aussi vêtue de noir.

Ils attendirent un petit moment.

Dans un grincement de roues, le corbillard arriva, tiré par deux chevaux, et suivi par une vingtaine de personnes uniformément vêtues de noir. Un homme et une femme, à peu près du même âge que Maître Cassagnole, et dans la même tenue, ou presque, menaient le deuil.

Le cortège se rendit à pas lents jusqu'à un caveau fraîchement ouvert où l'attendait un prêtre...

L'inhumation accomplie, la cérémonie terminée, le prêtre prit congé du couple éploré, tandis que l'assemblée se dispersait lentement en quittant le cimetière. Ceux qui voulaient présenter oralement leurs condoléances restèrent quelques minutes.

Maître Cassagnole et son épouse attendirent leur tour, puis s'avancèrent.

— Sophie, Auguste, dit le notaire en leur prenant les mains, nous vous présentons nos condoléances dans cette cruelle épreuve.

Mon cher ami, tu sais que vous pouvez compter sur nous s'il y a quoi que ce soit qu'on puisse faire pour vous...

— Merci, Gédéon, merci !

Madame Cassagnole embrassa Sophie, pendant que les deux hommes se serraient la main. Puis ils se quittèrent pour laisser la place à d'autres personnes qui attendaient patiemment derrière eux. Tandis qu'ils retournaient lentement vers leur calèche, madame Cassagnole soupira :

— Leur calvaire est fini, mais leur solitude commence...

— Certes ! En effet. Et j'ai peur qu'Auguste et sa femme ne vivent cela très mal. Déjà, tu sais, il m'a dit qu'il allait se retirer et prendre sa retraite.

— Ah ! Bon ! Pourtant j'avais cru comprendre que leurs affaires n'étaient pas florissantes ?

Gédéon soupira aussi :

— Oui, il a fait de très mauvais placements et cela a mal tourné !

Sa femme le regarda interrogativement :

— Oui, tu sais, les fameux placements russes...

Elle leva les yeux au ciel :

— Ah ! Je vois, l'escroquerie bolchevik !!

Et sans mot dire, ils regagnèrent pensivement leur logis...

* * *

Novembre 1924

Un homme âgé, vêtu d'un costume noir coupé à l'ancienne, avec des basques à la veste, sortit d'un immeuble de la Rue Saint-Vincent, à Alès. Il rata la marche pourtant peu haute, trébucha, se rattrapa de justesse à la rampe.

Sur le côté de la grande porte d'entrée, on pouvait apercevoir la plaque d'un médecin.

DOCTEUR IGOU, MÉDECINE GÉNÉRALE

Le vieux monsieur, titubant légèrement, se mit à marcher vers le Lycée J.B Dumas. On aurait dit qu'il avançait en aveugle, ne prêtant aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Les passants devaient l'éviter, sinon ils se seraient heurtés...

Au bout d'une demi-heure, le vieux monsieur finit par s'apercevoir qu'il montait et descendait la même rue. Il secoua la tête, s'ébroua, avisa un café. Il alla s'asseoir en terrasse. Au garçon qui s'empressait, il commanda un pastis. Le garçon, étonné, regarda la grande pendule qui trônait derrière lui, au-dessus du bar. Il était neuf heures trente. Mais, en garçon stylé, il ne fit aucun commentaire et s'en fut chercher la commande. Quand il la posa sur la table, le vieux monsieur tira de son gousset quelque monnaie, leva les yeux vers lui et le paya. Le garçon le regarda avec attention, et le vieux monsieur lui fit signe de garder la monnaie. Puis il resta là, assis, à contempler les passants sans les voir. Le garçon, sans en avoir l'air, le surveillait de loin. Le vieux monsieur regardait le vide. Il ne regardait même pas son verre...

Il resta là longtemps, sans bouger d'un pouce, les yeux dans le vague. De temps à autre, le garçon, qui le surveillait du coin de l'œil, l'entendait aussi marmonner entre ses dents et il s'essuyait souvent les yeux avec son mouchoir.

Au bout d'une bonne heure, il se leva péniblement et s'en alla sans avoir touché à son pastis.

Le garçon vint, prit le verre plein, et regarda longuement le vieux monsieur s'en aller, le dos voûté... la démarche hésitante.

Le patron l'appela :

— Ho ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu dors ?

— Non, je regarde ce vieil homme qui s'en va là-bas !

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il commande un pastis à neuf heures du matin et il part sans le boire, après être resté assis là une heure sans dire un mot !

— Ah ! dit le patron, philosophe, il faut de tout pour faire un monde ! C'est un original.

— Oui, peut-être, répondit le garçon en fronçant les sourcils, seulement lui, c'est un drôle d'original ! il ne s'est pas arrêté de pleurer !

Avril 1926

Il était environ huit heures du matin.

Le temps était magnifique et le soleil éclairait déjà le vieux mas de La Fage, dont les façades se tournaient vers le levant.

La feuillaison nouvelle commençait déjà à parer les arbres d'une délicate verdure. Les volets du mas avaient été ouverts pour bénéficier à la fois du soleil et de la fraîcheur de l'air. Les oiseaux pépiaient dans les arbres, et tout respirait la quiétude. Et pourtant Sophie Alibert ressentait depuis quelque temps une sourde angoisse latente, qu'elle espérait injustifiée et sans fondement.

Elle écoutait, venant du bureau voisin de son mari, quelques bruits familiers qui lui indiquaient ce qu'Auguste était en train de préparer.

Auguste Alibert préparait sa boîte à peinture et son chevalet. Il s'était levé très tôt au mas de La Fage, afin de pouvoir aller peindre « sur le motif », comme on disait à l'époque.

Depuis l'automne précédent où il avait pris sa retraite, le notaire s'était découvert une passion pour la peinture à l'huile. Il allait souvent peindre à l'extérieur des demi-journées entières. Puis, revenu dans son bureau, il travaillait encore ses esquisses et ses croquis. Le vieux notaire avait fait de la peinture à l'huile son violon d'Ingres.

Seulement, depuis quelque temps, Auguste Alibert se plaignait du manque de clarté dans son bureau. C'est pourquoi il avait fait enlever le rideau au grand déplaisir de son épouse qui aimait ces voilages décoratifs.

Ce jour-là, il préparait péniblement son matériel. Péniblement, car il souffrait de douleurs importantes dont il disait que le docteur les avait qualifiées de « rhumatismes ». D'ailleurs, il prenait une potion qu'il allait chercher lui-même régulièrement chez le praticien, en l'occurrence, le vieux docteur Ardalon, au village des Esquinades.

Il allait sortir lorsque Sophie, son épouse, apparut dans l'encadrement de la porte. Elle le regarda avec sollicitude et lui dit :

— Auguste, tu sors de nouveau ? Tu as l'air fatigué, mon ami ! Est-ce que tu ne ferais pas mieux de te reposer un peu. Tu as bien le temps d'aller peindre...

Auguste s'était arrêté.

— Tu sais, ça me fait du bien de sortir. Pendant que je peins, je ne pense pas à mes rhumatismes ! Je suis désolé de te laisser seule pendant ce temps, mais ma compagnie n'est pas très joyeuse en ce moment.

— Ne dis pas de sottises. Sors si tu veux, mais tu reviendras à midi pour manger, j'espère ?

— Oui, oui. Ne t'inquiète pas, je serais revenu pour le repas de midi. Tu ne t'ennuies pas trop au moins, ici ? Sinon, tu sais, on se débrouillera pour retourner en ville ?

— En ville ou ici, Auguste, tu sais bien à quoi je pense...

Le notaire hocha la tête.

— Moi aussi, dit-il. Moi aussi ! Ce pauvre gamin ! Alors, autant respirer l'air de la campagne... Mais si tu t'ennuies, on peut aller à Alès visiter nos amis Cassagnole ! Tu pourras aller regarder les vitrines avec son épouse. Moi, tu sais, je ne suis pas très amateur...

— Je le sais bien, mon ami, dit Sophie. Mais tu auras toujours le loisir de discuter dans un fauteuil avec Gédéon !

Auguste hocha la tête en soupirant :

— Certes ! Certes ! Allez ! Il me faut profiter de la lumière. J'y vais ! A tout à l'heure, Sophie.

Il sortit en déposant un baiser sur la joue de sa femme.

Elle le regarda partir, marchant péniblement, son chevalet sous le bras gauche et la boîte à peinture dans la main droite.

Elle observa longuement cette démarche cahotante en secouant la tête. Puis elle rentra dans la maison, les larmes aux yeux. Elle murmura :

— Ce deuil va le tuer... !

Puis elle pensa :

— Et moi aussi !